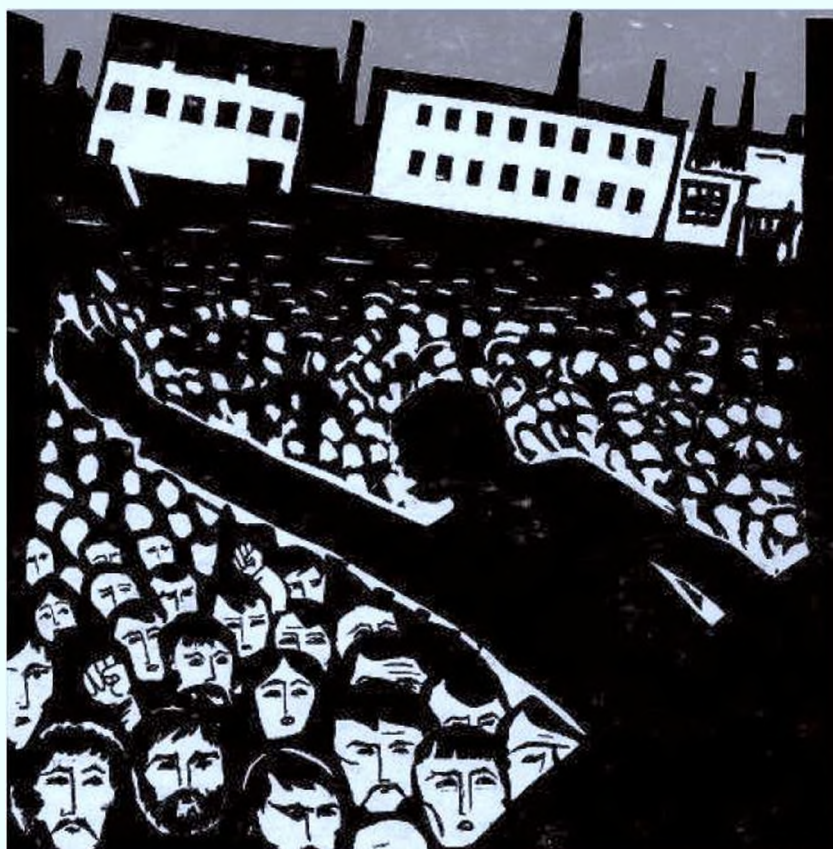


La Cause du Communisme

N°4
1981



LA PERRUQUE

ou

**« La joie de l'unité entre conception
& exécution »**

ORGANISATION COMMUNISTE MARXISTE-LÉNINISTE

VOIE PROLÉTARIENNE

★ CONTACT@OCML-VP.ORG ★ BP133 - 93213 SAINT-DENIS LA PLAINE CEDEX



LA PERRUQUE

ou

« La joie de l'unité entre conception & exécution »

AVANT PROPOS

Le document que nous présentons ci-dessous est extrait du livre de Miklos HARASZTI « Salaire aux pièces » édité au Seuil, collection Combats. M. HARASZTI a travaillé dans plusieurs usines de Hongrie et, notamment, comme fraiseur dans la fabrique de tracteurs « Etoile Rouge ». Au-delà des témoignages sur la réalité capitaliste du travail d'usine dans les pays de l'Est, ce chapitre illustre bien la vitalité de rapports sociaux nouveaux, latents qui naissent au sein et en antagonisme des rapports de production capitalistes. C'est la grande production capitaliste qui impose aux prolétaires la dictature féroce de la rationalité du capital, qui les agglomère de force dans les bagnes industriels, qui les contraint à coopérer dans la concurrence, qui les enchaîne à la machine, qui les harcèle par le rendement, qui les fait crever d'ennui. Et c'est aussi la grande production capitaliste qui engendre le besoin de se délivrer de la contrainte, de maîtriser la technique, de concevoir, planifier, gérer, exécuter un travail libérateur, de collaborer volontairement, d'entretenir des rapports d'amitié désintéressée et d'aide réciproque, de travailler avec plaisir, de se réapproprier énergie et capacités.

Dans notre société impérialiste, ces rapports de production subversifs sont condamnés à une existence virtuelle, à s'extérioriser vraiment dans le seul domaine politique, comme force matérielle organisée sur le terrain du pouvoir politique. Fixer dans le cours de l'action révolutionnaire ces rapports emprisonnés dans le corset capitaliste en programme de transition au communisme et les traduire en puissance révolutionnaire de destruction du pouvoir capitaliste, telle est la tâche centrale de l'organisation communiste.



« **La perruque**, on peut faire la perruque ? », demandent souvent ceux qui envisagent de quitter l'usine à ceux qui leur donnent un tuyau. Ceux qui cherchent à changer doivent tenir compte de beaucoup de facteurs. Et bien que la « perruque » ne soit pas, pour la plupart des ouvriers, d'une importance vitale, ils la pratiquent s'il se présente une occasion, sinon ils essaient d'en susciter une ; il y en a cependant qui renoncent à beaucoup de choses pour garder ou pour obtenir une place où il est possible de « faire la perruque ».

Les journaux satiriques représentent comme un voleur l'ouvrier qui s'adonne à la perruque. Les dirigeants d'usine, également, « luttent » contre la perruque : avertissements et sanctions pleuvent sur celui qui détourne du matériel, se sert des machines pour son compte, soutire de l'énergie électrique à l'usine. Quand un gardien découvre dans notre sac, dans nos poches ou même sur nous des pièces fabriquées en perruque, c'est un voleur qu'il a pris sur le fait.

Mais, si les journaux satiriques ne le soupçonnent pas, les ouvriers et les dirigeants quant à eux savent très bien que tout cela n'est que du baratin, car le véritable dommage pour l'usine n'est pas là : il est plutôt dans le temps perdu à fabriquer un objet, dans cette dépense de force de travail sans profit pour l'usine. « 'L'accordéoniste' a appris que tu perruques ; il a envoyé le manoeuvre chercher de la colle au magasin et il va te coller à ta machine jusqu'à la fin de la journée », dit mon voisin en plaisantant à un autre qui lui emprunte un outil pour faire la perruque.

Le mystère de cette passion pour la perruque n'est pas simple : elle ne se réduit pas à la valeur, minime, des petits objets que cela permet de fabriquer, la preuve en est que même les salariés au rendement s'y adonnent.

Le salarié à l'heure s'adonne à la perruque quand il a donné à l'usine ce qu'il lui doit ou dont pour le moment elle se contente. Quand il perruque, il ne risque de se faire du tort que si on s'en aperçoit : non seulement alors on le sanctionne, mais c'est aussi une excellente occasion d'exiger de lui un plus grand rendement.

Les ouvriers à la chaîne et les opérateurs sur machine automatique, eux, définitivement délivrés du souci du temps, ne peuvent guère faire la perruque qu'en rêve. Le développement technologique a donné à ces ouvriers une sorte de supériorité morale, qui oblige au moins les journaux satiriques à renouveler la cible de leurs attaques.

Mais le salarié aux pièces, lui, gère son temps lui-même et chaque minute qui passe sans qu'augmente le nombre des pièces qu'il a faites signifie pour lui une perte. En abaissant constamment les salaires par pièce, l'usine fait honneur aux plus subtils des chantres de la morale du travail : selon les calculs des chronos, les salariés aux pièces devraient renoncer d'eux-mêmes à leur passion pour le vol. Mais la direction est bien obligée de constater que rien, ni interdictions, ni punitions, ni menace d'humiliation publique, ne les amène à y renoncer.

Peut-être n'est-ce pas un jeu d'esprit futile que d'affirmer que l'on rabiote aussi pour avoir le temps de perruquer.

La perruque est une véritable passion : celui qui s'y adonne sait pertinemment qu'il se fait plus de tort que de bien. Dans le refus des salariés aux pièces de renoncer à cette habitude, les chefs et les chronos ne voient que l'œuvre des instincts les plus bas. « Comment peut-il élever ses enfants, celui-là ? On a beau l'avertir gentiment ou lui taper sur les doigts, il ne peut pas s'empêcher de faucher », tonitruait de temps à autre le contremaître à l'adresse de ceux qui s'adonnent à la perruque. La passion du rabiote, en revanche, ne dérange pas les chefs ; non seulement ce sont eux-mêmes qui nous y contraignent, mais le rabiote ne prend que sur la force, les nerfs, la bonne humeur, la pensée, la vie de l'ouvrier, même si celui-ci a l'illusion d'arracher quelque chose à l'usine.

Pourquoi donc les salariés au rendement s'adonnent-ils à la perruque ? Le profit qu'ils en retireraient ne peut en être le vrai motif, car la vie des ouvriers est si dépendante de l'atelier, de la machine, des matériaux et des « huit » qu'il est exclu qu'ils puissent fabriquer des choses dont ils ont vraiment besoin. Quelle étrange victoire du « faites-le vous-même » cela serait, vu le niveau d'illégalité absolument énorme que cela atteindrait, si les conditions de travail permettaient de satisfaire ainsi les différents besoins d'un ménage ! Là, certes, la perruque serait vraiment rentable, puisque chaque ouvrier pourrait se permettre d'effectuer des réparations et des petits travaux pour son foyer, et se procurer pour moins cher appareils et outils. Une partie de mes collègues vivent encore dans la nostalgie de l'artisanat domestique, mais celle-ci ne s'exprime, et seulement sous forme d'excuse, que dans des circonstances particulières, par exemple quand quelqu'un s'est fait prendre. « Les paysans aussi

donnent leur production à l'État mais, eux, ils n'achètent pas leurs légumes au marché. Ici, il y a toutes sortes d'outils et des tas de débris, mais pour réparer mon robinet, je suis obligé d'appeler le plombier. » Les réflexions de ce genre ont surtout un rôle d'autojustification, elles n'ont guère de rapport avec ce qu'est véritablement la perruque.

Les mécaniciens payés à l'heure et les serruriers de l'entretien ont peut-être les moyens de vraiment répondre, grâce à la perruque, aux besoins de leur ménage, puisqu'ils ont sous la main dans leur atelier les outils et les machines nécessaires aux petites réparations comme aux grandes. Mais moi, même si j'arrive, après avoir achevé des séries interminables et au grand maximum une fois par semaine, à gagner un peu de temps pour moi, je reste enchaîné à ma machine. Il est impossible, pour, le salarié aux pièces, de papillonner à travers l'atelier pour butiner d'autres machines : le contremaître veillerait immédiatement à lui procurer du travail. D'ailleurs, les autres aussi sont rivés à leurs machines, et surtout nos machines sont en fin de compte trop spécialisées, trop grandes, trop puissantes, trop compliquées pour cela : ce sont elles qui nous dictent ce que nous pouvons fabriquer au moyen d'elles.

Aussi est-il rare que des choses vraiment nécessaires soient produites en perruque. Si cela se produit quelquefois, c'est plutôt dans des cas bizarres où la nécessité qui nous contraint à utiliser la machine pour autre chose que sa fonction spécifique n'est pas extérieure mais bien intérieure à l'usine : en théorie, ce serait aux ouvriers préparateurs de fabriquer les montages et les étaux, mais en fait c'est nous qui les fabriquons. C'est là une contrainte qui n'est écrite nulle part : nous devons exécuter nous-mêmes tous ces travaux dès lors que notre machine le permet. L'utilité de cette opération est réelle, mais le caractère indirect de cette utilité nous irrite profondément : l'opération n'est pas payée mais elle est nécessaire pour que nous puissions effectuer notre travail plus vite, ou tout simplement l'effectuer.

Là, déjà, apparaît la mystérieuse atmosphère du travail en perruque. D'ailleurs, tout le monde parle de perruque à propos de cette opération, alors qu'elle justifierait en fait un complément de salaire. Il ne vient à l'idée de personne de raconter à son voisin comment il a réalisé aujourd'hui telle ou telle série, cela n'intéresserait aucunement l'autre. Mais on a plaisir à raconter et à entendre des histoires relatives aux préparatifs effectués en perruque : sans doute est-ce parce que ce travail-là, nous le planifions nous-mêmes et l'exécutons comme bon nous semble.

Quant aux autres sortes de perruque, notre machine ne nous offre pas souvent l'occasion de les pratiquer. Mais la perruque ne s'en trouve pas éliminée pour autant, simplement elle se transforme. La perruque des salariés aux pièces est un but en soi, comme toute passion véritable. La passion, ici, n'est rien d'autre que le travail, le travail comme but en soi. Les différentes sortes de perruque n'obéissent qu'à une seule et unique règle : la taille de l'objet fabriqué ne doit pas être trop grande pour empêcher que l'on puisse le sortir en fraude. Certains ne se plient pas à cette règle, et les objets qu'ils fabriquent restent à prendre la poussière dans leur placard ou à côté de leurs machines ; le jour où ils quittent l'usine, ils essayent de les sortir sans être pris et, si cela apparaît sans espoir, ils les offrent à quelqu'un d'autre.

Chez nous, ce sont les possibilités des fraiseuses, des tours et des perceuses qui stimulent et en même temps limitent notre imagination. Quant à la matière première, c'est surtout du métal. Sont ainsi exécutés : porte-clefs, supports pour pots de fleurs, cendriers, plumiers, règles et équerres, salières pour le petit déjeuner pris à l'usine, tapis de bain (faits de copeaux blancs de polystyrène), jetons en acier inoxydable pour apprendre à calculer aux enfants (un cadeau magnifique), pendentifs faits d'une dent de fraise cassée, roulettes miniatures, dés, porte-savons aimantés, antennes de télévision (à monter chez soi), fixations de sécurité et portemanteaux pour les placards d'atelier, couteaux, poignards, coups de poing américains, etc.

L'ordre « il faut faire ça » est remplacé par une question : « qu'est-ce qu'il est possible de faire ? ». Ce travail, s'il est un but en soi, n'est pas pour autant dépourvu de but. Il devient même le contraire de notre « véritable » travail, le travail sans but. Les possibilités ne sont pas illimitées ; mais l'ouvrier qui s'adonne à la perruque fait marcher sa tête, s'informe. Il passe en revue le matériel qu'il a autour de lui, examine les possibilités non utilisées autres que celles offertes par sa machine : celles des petites machines auxiliaires, de la machine à cisailer les plaques dans le coin de l'atelier, de la meule, des outils à main qui sont à sa disposition ; et il décide. Il décide qu'il va créer quelque chose, puis il travaille à réaliser ce qu'il a décidé, pas nécessairement pour en tirer profit. S'il se sert de son produit, il éprouve surtout la jouissance de l'avoir créé lui-même, de savoir quand, comment, avec quoi il l'a

fait, de savoir que c'est lui qui décide de cette existence.

Ce travail en perruque, humble, exécuté en cachette et au prix de grands sacrifices, sans nul but extérieur, est la seule possibilité, le germe et le modèle tout à la fois d'un travail libre et créatif : tel est le secret de cette passion.

Le minuscule recoin qui est le nôtre dans l'usine devient, grâce au travail en perruque, un îlot de nature dont, tels des hommes libres, nous mesurons les richesses latentes, cueillons les fruits, ramassons les trésors. Nous les transformons, mais ce travail, échappant à toute contrainte de subsistance, est nourri par un plaisir de faire désintéressé. Il vise à nous procurer une joie intense capable de nous faire oublier la précipitation quotidienne : la joie d'une activité autonome et non contrôlée, la joie d'un travail sans chronos, sans contrôleurs, sans contremaîtres.

Au moyen d'une organisation compliquée, ils me contraignent, jour après jour, à maintenir dans mon travail un minimum de qualité ; dans le travail en perruque, la qualité (si je veux que le produit soit bien tel que je l'ai décidé) est au contraire le but, le bénéfice, la joie. C'est si naturel que la question n'est plus « que fais-tu ? » mais « comment le fais-tu ? ».

La joie de l'unité entre conception et exécution contraste au plus haut point avec notre travail quotidien. « Où se trouve la gamme ? » demandait un jour un *meós*¹ au père M..., comme ils le font toujours quand ils s'approchent d'une machine pour une vérification. Le père M... aime à raconter la réponse fière (qui heureusement n'avait pas entraîné de représailles) qu'il avait lancée au contrôleur pour lui faire comprendre que, pour une fois, ils n'avaient rien à faire ensemble : « Ici, dans ma tête. » Et le *meós* avait dû fureter un bon moment avant de comprendre : M... faisait la perruque. En apparence, rien n'avait changé. Mais les mêmes gestes qui n'étaient qu'un but dans le travail au rendement pour l'usine, s'étaient transformés en moyen pour une tout autre activité.

Par la perruque, nous retrouvons notre pouvoir sur la machine, notre liberté par rapport à la machine : la compétence professionnelle reste ici subordonnée au sens de la beauté, quoi que l'on entende par là. Si insignifiant que soit l'objet, il a été fait de façon artistique. Cela est d'autant plus vrai que le travailleur en perruque (notamment pour atténuer le reproche de vol) travaille rarement avec des matériaux chers, décoratifs, semi-finis : il préfère créer à partir de débris, de bouts de fer inutilisables, et s'efforce que la beauté de son produit vienne d'abord de son travail.

Sur ce point, il y a d'un côté ceux qui ne regrettent pas de voir leur noble produit laisser transparaître à l'évidence sa vile origine, et de l'autre ceux qui tiennent fermement à une « finition » sans défaut. Si le travail en perruque des salariés aux pièces n'était pas limité à quelques minutes hâtives, impossible à poursuivre de semaine en semaine, s'il n'avait pas une existence aussi évanescence, on pourrait considérer ces deux attitudes comme des « écoles » : la première « fonctionnaliste », la seconde « sécessionniste »². De même, il est possible de découvrir des modes dans ce qui se fabrique en perruque. Et comme le travail en perruque est le modèle même des joies non existantes, la mode qui règne dans le travail en perruque n'est autre que le modèle de tous les mouvements de refus.

Le travail en perruque est le seul travail, dans l'usine, qui échappe à l'incessante concurrence qui nous oppose les uns aux autres. En outre, s'il exige une collaboration, c'est toujours de collaboration volontaire qu'il s'agit : non seulement pour faire sortir le produit en fraude, mais aussi pour le créer. Mon voisin m'a plusieurs fois demandé de lui fraiser des pièces nécessaires à sa perruque et, en échange, il a tourné un support pour moi. En pareil cas, on attend patiemment que l'autre « ait le temps ». Entre salariés au rendement, il est rare qu'une aide aille sans contrepartie. De même, dans le travail en perruque, l'aide n'est guère imaginable que réciproque ; mais ce n'est pas ici du donnant-donnant : on ne calcule pas la valeur de l'aide, le temps dépensé. *Il arrive même quelquefois* que l'on rencontre dans le travail en perruque un désintéressement total, sans espoir de retour, ce qui n'arrive jamais dans le « vrai » travail. Ajoutons que la plupart des amitiés naissent d'une perruque faite en commun.

La joie que procure cet Autre Chose est certes troublée par la conscience que ce n'est là qu'une oasis dans le

¹ Agent du MEO (Műszaki Ellenőrző Osztály), ou Section du contrôle technique (NdT)

² Sécession : mouvement artistique surgi au début du XX^{ème} siècle dans les régions germaniques et austro-hongroises, caractérisé par une tendance à la surdécoration. (NdT)

désert du travail aux pièces. L'usine se transforme petit à petit, et l'ordinateur vient dessécher l'oasis, le harcèlement par le rendement ne connaît pas de relâche. Tous sont pourtant de bonne humeur en ces rares instants. Cela doit sauter aux yeux mais les chefs, bien qu'ils s'inquiètent par rapport à la productivité de la mauvaise humeur habituelle des salariés aux pièces, ne manifestent pas la moindre compréhension vis-à-vis de ces accès de gaîté, pas même par tactique. L'air du contremaître quand il surprend un ouvrier qui fait la perruque est l'indice le plus sûr, bien plus que l'euphorie des ouvriers, de tout ce qui est en germe dans cette gaîté.

Je suis persuadé que la perruque est porteuse d'un message. « Bricolage artisanal, survivance d'une industrie mourante : si c'est là une négation, ce n'est qu'une négation rétrograde », pourrait-on dire si l'on ne voyait pas l'importance de ceci, que la perruque est bien le fait des salariés aux pièces eux-mêmes, qui n'ont pas connu l'artisanat d'antan et haïssent les gens du secteur privé chez qui ils vont souvent travailler au noir après leur journée d'usine.

Ils renonceraient volontiers à l'aspect artisanal de la perruque, mais ils n'ont pas d'autre recours pour s'affirmer face au travail mécanisé. De même, ils produiraient volontiers des objets dotés d'un sens, mais le travail en perruque, si peu de sens qu'il ait, est leur unique moyen de se libérer pendant quelques minutes de la rationalité de l'usine. Ils fabriqueraient volontiers des choses utiles à la communauté, en association avec leurs camarades, mais ils ne peuvent produire ce qu'ils désirent que seuls, ou au mieux avec la collaboration d'un tout petit nombre.

Ainsi, ces deux pas dans la direction du non-sens — produire des choses *inutiles, en renonçant au salaire* — sont en fait deux pas qu'ils font vers la liberté avant de se cogner bien vite à la muraille du travail salarié. Une tentative infructueuse pour émigrer hors de l'univers du travail salarié.

Si sur l'ensemble de notre travail régnait la joie que nous procure aujourd'hui le travail en perruque, il deviendrait clair alors que se trouve en germe dans celui-ci un sens entièrement nouveau : le sens du travail exécuté avec plaisir. Le psychologue du travail, le petit manipulateur de la science des « relations humaines », le maître de la science du management, le socio-technicien (tous ces gens qui remplacent déjà aujourd'hui les fonctionnaires à bout de souffle de l'« héroïsation » du travail et qui vont devenir de plus en plus nombreux) auraient beau faire connaissance avec les joies du travail en perruque, ils ne se rendraient pas compte pour autant que leur fonction n'est porteuse d'aucun espoir. Ces techniciens de l'édification de mirages dans le désert ne travaillent-ils pas tout autant à l'assèchement de l'oasis ? Mais si les experts de la production n'étaient pas tout à la fois dispensateurs de nos moyens d'existence et maîtres de la discipline comme du rendement, alors ce serait l'âge de la Grande Perruque. A la place du sens aliéné, imposé du dehors par le salaire (et de sa négation : le non-sens d'un réconfort interdit), viendrait l'extase du besoin authentique. Le travail en perruque, précisément par son non-sens du point de vue de l'usine, est l'annonce tranquille et obstinée du besoin d'un travail dont l'unique stimulant, plus fort que tout autre, serait la conviction que notre travail, notre vie et notre conscience sont gouvernés par nos propres buts. La Grande Perruque se ferait sur des machines, mais celles-ci seraient subordonnées par nos experts à la double exigence de nos besoins véritables et de notre liberté face à elles. Ce serait le crépuscule de la technologie des chronos. Nous produirions uniquement ce dont auraient besoin les travailleurs en perruque associés et qui nous permettrait de rester les travailleurs unis du travail en perruque. Et nous le produirions de façon mille fois plus efficace que tout ce qui est produit aujourd'hui.

Inventorier le monde entier, unir nos forces, coopérer au lieu de rivaliser, faire ce que l'on a envie de faire, planifier et exécuter ensemble pour que naisse ce qui deviendra notre plaisir lui-même, ce qui procure du plaisir par sa simple existence, se délivrer de la contrainte du rendement et des contrôleurs — la perruque, cette résurrection pour quelques minutes de nos énergies et capacités, est l'annonce de tout cela. La Grande Perruque ne risquerait pas de nous faire gaspiller nos forces pour du non-sens ; elle serait au contraire la seule manière de trouver ce que la perruque des salariés elle-même exclut : l'utilité réelle de l'effort. Si nous pouvions diriger notre vie vers la Grande Perruque, nous accepterions volontiers quelques heures de travail mécanisé tant que celles-ci s'avéreraient nécessaires. Autrement, un destin terrible nous attend, celui de ne jamais savoir ce que nous avons perdu.

Car les amateurs de folklore risquent de traiter la perruque comme un art décoratif populaire. Ils ne se sont pas encore jetés dessus mais, le jour où ils le feront, ce ne sera plus l'âge de la perruque interdite, ce sera l'ère de la perruque reproduite, commercialisée, administrée. Les serveurs des machines automatiques pourront acheter

dans les magasins les produits de la perruque, préalablement vantés par la télévision et les magazines_ Et personne ne saura plus jamais que la perruque n'était autrefois ni un hobby du genre « faites-le vous-mêmes » ni un vulgaire passe-temps mais, s'étiolant entre les gardiens de l'usine et la nécessité de gagner sa vie sous la pression du salaire, un supplément à quelque chose qui sera sans doute alors plus innommable encore qu'aujourd'hui.